



Le mercredi 27 avril, la pirogue quitte le pays amérindien pour celui des Bushinengués mais nous sommes toujours dans l'ex-territoire de l'Inini qui autrefois couvrait la quasi totalité de la Guyane française. L'expédition postale va alors connaître quelques péripéties. Suite et fin de notre reportage.

La poste en pays

Le pays amérindien est bien défendu avec ses multiples sauts que la *Liberté* passe aisément grâce au talent des piroguiers. Avec l'habitude, je connais leurs comportements lorsque

nous franchissons des passages difficiles. Quelques mots sont scandés par le barreur Pascal Anabi aux deux autres piroguiers situés à l'avant, chargés de sonder en permanence avec de grands bâtons la profondeur du fleuve et tracer la route. Suivant le danger ils nous demandent ou non de porter des gilets de sauvetage, précaution utile car en cas de chute, la force du courant et les rochers peuvent devenir dangereux. Une fois le saut passé, Pascal se fend toujours d'une petite chanson qui est sa façon de décompresser et nous faire comprendre qu'il n'y a plus rien à craindre. Je me dis que le jour où on l'entendra plus chanter, c'est que nous serons tous passés à l'eau, emportés par le courant ! Des accidents sont déjà arrivés dont l'un a entraîné la mort d'un piroguiier de la sous-préfecture. Après mon retour, c'est une pirogue du rectorat qui a coulé et les passagers s'en sont sortis de

Grand-Santi, le bureau de poste le plus isolé du fleuve.





Pour filmer la Liberté, la gendarmerie a accepté que j'emprunte sa pirogue.

bushinengué

justesse, emportés par le courant sur plusieurs kilomètres.

François Chauvin me montre quelques Amérindiens portant le kalimbé, en me rappelant que dans peu de temps, nous n'en verrons plus vêtus de la sorte car nous fonçons vers un tout autre univers, celui des Bushinengués également appelés Noirs marrons. Pour comprendre le terme Noirs marrons, il faut remonter au XVII^e siècle et à la Guyane hollandaise aujourd'hui appelée Surinam. Ces populations sont, à l'origine, des esclaves noirs qui ont fui la colonie hollandaise. Ils profitent alors des désordres réguliers pour s'échapper et franchir la rive du Maroni côté français. Cette fuite a pris le nom de « marronnage ». Elle n'est pas toujours des plus simples car les fugitifs sont poursuivis par des « Bosh-man » (homme des bois) également nommés N'jukas. Ces derniers sont ni plus ni moins d'anciens esclaves ayant passé un accord avec les

Hollandais. En échange de leur liberté, ils reprenaient celle de leurs autres frères. Les N'jukas sont assimilés aujourd'hui à des Bushinengués au même titre que les Saramakas, les Matawais, les Paramacas, les Kwintis et les Bonis dont font partie nos piroguiers. Le passé des N'jukas ne facilite pas leurs relations avec les autres Noirs marrons qui s'avèrent parfois détestables. Ils ne sont toutefois pas très nombreux en Guyane, principalement présents au Surinam voisin. Les Noirs marrons ont une langue commune, le « taki taki » qui est un mélange de hollandais, de portugais et d'anglais. A force de l'entendre, je finis par comprendre des mots grâce notamment à quelques souvenirs d'allemand appris à l'école et de néerlandais.

Papaïchton, seconde étape postale de l'expédition où nous arrivons se trouve en plein pays boni. Ce village de 1 600 habitants ressemble

par son agencement et l'architecture des habitations en toit de tôle à ceux des Caraïbes. Ruelles en terre battue, musique forte aux résonances créoles, enfants courant partout, voilà ce que j'observe de ma chambre située dans un petit hôtel. J'avoue ne pas être mécontent de trouver un lit, une douche, des toilettes malgré tout le charme du carbet et du hamac en pays amérindien. J'avais déjà pas mal donné dans l'inconfort au pôle Nord, une chambre seul pour la nuit est un vrai luxe que j'apprécie ! Dans la rue, des personnes partent à la picolette. Ne croyez pas qu'ils vont au bistrot pour siroter un punch. Ils se promènent tout simplement avec un canari en cage et vont participer à un concours. Le gagnant sera celui dont l'oiseau aura la plus belle parure et surtout le plus beau chant.

Le jeudi 27 avril, il faut se lever tôt pour poster le courrier, ce qui n'est pas très compliqué car les mul-





La rue menant au bureau de poste de Papaïchton.



Félix-Hervé Païke, le postier de Papaïchton.

●●● tiples coqs environnants ont entonné leurs chants à des heures on ne peut plus matinales. Je voulais les filmer mais manque de chance et faute d'une serrure capricieuse, une demi-heure est nécessaire pour enfin sortir de la chambre sans en défoncer la porte. Il est trop tard pour filmer (les ténors ailés ont cessé leurs vocalises) mais c'est parfait pour rencontrer le postier de Papaïchton en espérant qu'il sera présent. Le fleuve est toujours en deuil et la poste n'est pas forcément ouverte. Par bonheur, Félix-Hervé Païke, le postier, est déjà au travail lorsque je me présente à l'agence. Il connaît tout le village et sert

aussi de confident et de messenger. De l'ordre, il en a mis dans son agence et il en est fier. Ici encore La Poste assure les services financiers et joue à plein sa mission de service public. Sans les services financiers comment toucher une paye ou des allocations ? Aucune banque commerciale n'a vocation à s'installer dans des lieux aussi isolés. Le cachet qui oblitère le courrier n'est pas de première qualité mais on fait avec. François Chauvin me rejoint dans l'agence, car il faut se rendre à présent chez le Grand Man des Bonis. Le maximum de plis est oblitéré avant mon départ, précaution à laquelle je me suis toujours tenu durant cette expédition. Le courrier ne partira pas le jour même en pirogue pour Maripassoula, les rotations n'étant pas quotidiennes.

Couper la tête au maire...

Le Grand Man est de méchante humeur et veut tout bonnement couper la tête du maire de Papaïchton avec lequel il a un différent d'ordre administratif ! Bien entendu cet homme d'un âge mûr n'en a pas l'intention et il est surtout question du drame de Loka où 14 personnes d'une même famille ont disparu. Le Grand Man Boni est une personnalité incontournable. Il

est un lien avec la République mais s'avère en pays Boni un guide spirituel doté de pouvoirs très importants. Dans son petit local, se trouve une table sur laquelle est disposé un nombre impressionnant de bouteilles de rhum. Notre délégation ne compte que dix personnes et je pense que cela fait beaucoup trop, surtout à 10 h du matin ! En fait le rhum n'est pas destiné à être bu mais à être versé à terre. Alors que je m'attendais à une visite de routine, l'entretien va soudainement prendre une dimension particulière. Le Grand Man se lève et commence à scander des phrases en français, en amérindien et en taki taki. J'en perds assez rapidement le mien (je m'étais montré bien présomptueux quant à la compréhension de cette langue) et me rend compte que je vis une scène vaudou. Le Grand Man ingurgite ensuite du rhum puis le crache sur un crucifix disposé à ses pieds. S'ensuivent de nombreuses incantations, des phrases lancées tant à Dieu qu'à Dakan l'un de nos piroguiers, semble-t-il haut placé dans la hiérarchie de cette communauté. Curieux mélange de rite vaudou et de croyances des plus diverses transmis oralement depuis des générations. Pour le Grand Man, c'est un bon jour et Dieu veille sur notre pirogue et « Monsieur sous-préfet ». Il verse alors soigneusement du rhum sur le sol, afin que les anciens qui sont enterrés participent à la cérémonie.

Puis c'est au tour de la délégation de la sous-préfecture d'en faire autant. On me tend un verre et machinalement j'ingurgite une partie du breuvage à 60° au lieu de le verser à terre. Il est vrai que de renverser du liquide à même le sol chez quelqu'un n'est pas un geste naturel pour nous ! De retour à la pirogue, Loulou m'explique ce qu'il en est de ce culte également pratiqué par les Noirs des Antilles et d'Haïti. C'est un curieux mélange



François Chauvin à Loka.

Le Grand Man
des Bonis.



de rituel catholique, de sorcellerie et d'animisme.

Un enterrement en pays Boni procède de rites complexes et se déroule sur plusieurs jours. La tension est toujours à son comble comme à Loka où nous nous rendons. Le Grand Man est le personnage central des cérémonies. C'est lui qui va décider si le corps sera enterré ou jeté dans une crique du fleuve et se décomposer sans sépulture. Pour prendre sa décision, le Grand Man après bien des incantations s'approche du corps et s'il a le sentiment de butter sur une vitre et de ne pas pouvoir aller plus loin, c'est que le défunt a eu une mauvaise vie et qu'il doit terminer dans le fleuve. Dans le cas contraire, l'enterrement a lieu et le cercueil trouve place dans une tombe bien creusée. Je me rends compte de la chance qui m'a permis d'assister à cette cérémonie qui a rarement lieu en présence de métropolitains et d'avoir beaucoup appris sur ces pratiques originales.

La *Liberté*, accompagnée d'une pirogue de la gendarmerie, arrive à Loka où le village demeure prostré, dans le doute sur l'origine de la disparition d'une famille (meurtre ou intoxication). La visite du sous-préfet est attendue avec impatience bien qu'il s'y soit déjà rendu avec le ministre de l'Outre-mer, François

Baroin, une semaine auparavant. Les corps sont à Cayenne pour autopsie, quand vont-ils revenir, quelles seront les conclusions des médecins légistes, quelle sera la participation de la métropole aux obsèques, etc. ? L'énerverment est sous-jacent et j'ai le sentiment que tout peut très vite déraiper. La caméra reste sagement dans la pirogue. De nombreuses personnes nous attendent. Sont présents une partie de la population mais aussi des Grands Man, des chefs coutumiers dont certains sont venus du Surinam. François Chauvin, avec beaucoup de calme, d'intelligence et conviction, présente le soutien de la France métropolitaine dans cette épreuve et répond aux nombreuses questions. Quelques jours plus tard on apprendra qu'il ne s'agissait pas d'un meurtre mais d'une intoxication. Son intervention est réussie, la tension diminue rapidement. A nouveau, nous sommes sollicités pour verser du rhum sur le sol et cette fois-ci je n'en bois pas !

A la poursuite du postier de Grand-Santi

Retour sur la pirogue, direction Grand-Santi, le village le plus isolé du fleuve où nous parvenons en fin

de journée. Le bureau de poste est bien entendu fermé et nous devons repartir tôt le lendemain matin. Les problèmes s'accumulent lorsque j'apprends que le postier quitte le village à 7 h 00 pour Saint-Laurent-du-Maroni et qu'il lui sera matériellement impossible d'oblitérer le courrier. La seule solution est donc de trouver l'employé de La Poste et de me rendre chez lui en espérant qu'il me pardonnera de mon insistance. Les gendarmes (un homme et une femme en tous points remarquables) ont la gentillesse de me loger dans une annexe où je peux poser mes affaires trempées par plusieurs jours de pirogue et des pluies fréquentes. Le gendarme part chercher notre homme mais il n'est pas chez lui. François Chauvin et Loulou me conseillent de me rendre avec eux et la Délégation du travail à la mairie où une réunion doit se tenir. Nous arpentons de petites ruelles mal éclairées et gorgées de boue, tout paraît menaçant. A la mairie je trouve la complicité de l'adjoint au maire – au courant de mes recherches – mais il me confirme que le postier demeure introuvable et peut-être parti à Saint-Laurent. La réunion s'éternise, tout comme le dîner. Je n'écoute rien, participe à aucun des échanges et ne tiens



Le postier d'Apatou.



Loulou, maître d'œuvre
de l'expédition.



Les 3 piroguiers de gauche à droite : MM. Anabi, Yété et Dakan.



● ● ● pas en place. Daniel Cuheval et Xavier Dalix de la Direction du travail plaisaient pour me détendre mais ils tombent à plat. A dire vrai, je suis assommé par plusieurs jours de pirogue, fatigué de filmer tous les jours (je ramènerai plus de cinq heures de tournage), sans oublier la rédaction quotidienne de la chronique pour notre site Internet. Que vais-je raconter ? Que les plis du village de Grand-Santi ne partent pas ? Il fait chaud et humide, je me sens fiévreux et je me demande si je n'ai pas attrapé la dengue, contracté le palu ou encore donné refuge à quelques amibes... Déjà 23 h 30 et mes espoirs s'ameublissent mais je ne m'avoue pas vaincu. Je repense à mes mésaventures au pôle Nord et mon grand copain Viktor (se reporter au *Timbres magazine* n°68 daté mai 2006) avec lequel j'en étais venu presque aux mains pour lui arracher ses cachets. Je me verse une rasade de rhum avec un délicieux citron vert et tire fébrilement sur une cigarette. Ma décision est prise : je vais faire toutes les maisons du quartier pour retrouver ce fichu postier qui n'y peut rien et lui prendre son cachet pour oblitérer les courriers ! Alors que je sors de table, il fait irruption. Je serre vigoureusement la main à notre sauveur que je n'aurai jamais trouvé sur ma route sans les appuis de la sous-préfecture, des gendarmes et de la mairie. Il me fait toutefois comprendre qu'il est bien tard pour s'occuper du courrier conséquent et je ne peux que lui donner raison. Le postier me dit qu'il peut s'en charger la semaine suivante mais – à tort ou à raison – je ne lui fais pas confiance. Quant à revenir dans ce village le plus isolé du Maroni, c'est tout à fait impossible. Je lui propose d'oblitérer les courriers moi-même mais il est bien entendu fort réticent. De plus, il est hors de question de me laisser seul une partie de la nuit dans cette poste



Philippe Lopard ...



... et Rémi Richard de la poste principale de Saint-Laurent-du-Maroni.

* Si vous êtes dans ce cas, merci de renvoyer votre pli au journal. Nous vous en adresserons un nouveau début septembre.



excentrée, sécurité oblige. Je demande le cachet mais il n'est pas du tout partant. L'affaire se conclut enfin grâce à l'appui des gendarmes qui lui garantissent le retour du cachet à La Poste à 6 h 30, avant que le préposé se rende à Saint-Laurent.

Nous partons à l'agence postale sous une forte pluie en empruntant des chemins boueux qui semblent nous conduire directement dans un coupe-gorge. Le cachet obtenu, j'ai le sentiment d'avoir en la main la chose la plus précieuse au monde. Il est déjà plus de minuit lorsque je regagne ma chambre à la gendarmerie. L'envie de dormir me guette mais je sais que le moindre petit somme se terminera par un grand et que le lendemain matin aucun pli ne sera oblitéré. Après quelques essais sur une feuille vierge, je m'aperçois que le cachet est encrassé et qu'il a sérieusement besoin d'être nettoyé. Par chance, je trouve dans mon paquetage un trombone qui me permet d'améliorer sa lisibilité.

Le dernier coup de tampon est frappé à 3 heures du matin sans problème majeur à l'exception de moustiques particulièrement affectueux. A 6 h, le réveil sonne, il est temps d'appeler avec le téléphone satellitaire le journal pour la chronique Internet. Carole, la secrétaire

de rédaction et correspondante pour mes chroniques, éclate de rire en m'entendant ou plutôt les coqs.

« *Alors ceux-là tu as pu les filmer ou tu es resté coincé dans ta chambre à la gendarmerie ?* » Je lui réponds avec une pointe d'énerverment que les plis de Grand-Santi sont oblitérés sans en dire davantage et lui lis ma chronique. A 6h30, notre postier inquiet vient rechercher son cachet et je le remercie de m'avoir fait confiance. Le temps presse et une grosse journée de pirogue nous attend. Pluie battante, affaires mouillées mais qu'importe, l'essentiel est d'arriver en temps et en heure à Apatou avant la fermeture du bureau de poste. Malheureusement ce ne sera pas le cas.

Malgré le sympathique accueil des gendarmes – dont le commandant n'est pas insensible à la philatélie – j'ai le sentiment que l'on va refaire le même scénario que la veille. Avec le commandant, le sous-préfet et Loulou, nous partons en 4x4 à la recherche du postier ! Nous arrivons à son domicile mais il faut le convaincre de repartir travailler un vendredi soir, qui plus est un jour de match de football à la télévision ! Finalement, il accepte de venir et oblitére un bon nombre de courriers, se prête à une interview sur son bureau inauguré par Jean-



Un saut impressionnant par la puissance du fleuve et que nous contourmons, trop dangereux !

Paul Bailly, le président de La Poste, quelques mois auparavant. C'est une agence modèle et test, connectée à Internet pour les liaisons financières. Pour l'encourager à réexpédier le courrier rapidement, je lui promets qu'il aura sa photo dans le magazine avec ses lunettes de soleil dont il est très fier. C'est chose faite avec cet article.

Nous arrivons de nuit à Saint-Laurent-du-Maroni ; Pascal le barreur chante mais il n'est plus question de passer un saut mais seulement d'exprimer sa joie de nous avoir transporté sans encombre durant plus de 400 km sur le fleuve roi. Son chant et sa belle voix grave me transportent dans un autre siècle, aux temps reculés de la Guyane française, à l'époque des plis si recherchés aujourd'hui, celle de Jean Galmot (normalien, aventurier et parlementaire) qui voulait faire quelque chose de ce foutu « pays » indomptable et que j'ai appris à aimer. Le lendemain, les derniers plis sont oblitérés à Saint-Laurent (malheureusement après mon départ quelques-uns le seront avec une machine à affranchir*) avec l'appui de Philippe Lopard et son équipe. L'expédition prend fin, je mesure alors combien il a été parfois compliqué de les expédier et les risques d'échec bien réels,

L'Inini, des courriers oblitérés aussi rares que l'or

C'est le 6 juin 1930 qu'a été créé l'Inini, vaste territoire de la Guyane qui en couvrait la majeure partie à l'exception de la bande côtière. Il est vrai qu'à l'époque comme encore aujourd'hui la région est surtout peuplée d'arbres. Un village comme Saül au centre de la Guyane ne compte plus de nos jours qu'une trentaine d'habitants. Le pari d'exploiter l'Inini et de donner corps à cette décision administrative sera de courte durée (seize ans seulement). Le territoire réintègre d'un point de vue administratif la Guyane à sa transformation en DOM (département d'outre-mer) le 19 mars 1946. L'Inini a eu quatre bureaux et on ignore s'ils fonctionnaient tous lorsque les timbres propres au territoire parviennent le 7 avril 1932. Ce dont on est certain, c'est que les séries émises par le gouvernement de Vichy ne parvinrent jamais sur le territoire. Le bureau le plus important était Saint-Elie, chef-lieu du Territoire venant bien avant Port-Inini. Deux bureaux itinérants ont également fonctionné pour les secteurs du Centre et de l'Ouest ; inutile de dire que ces courriers sont de grandes raretés.

Cette colonie est encore peu collectionnée et en réunir les timbres est une bonne idée. Mais pour se procurer les timbres oblitérés, les lettres mais aussi les cartes postales, il faut avoir un portefeuille assez bien garni.



Port-Inini a été le seul à utiliser un cachet à double cercle.

comme le vol de la touque ou sa chute dans le Maroni. Le sous-préfet et son épouse ont la gentillesse de m'héberger dans leur résidence, autrefois celle du directeur du baigne. Les travaux qu'ils réalisent pour la réhabiliter font de ce bâtiment un témoin vivant d'une époque déjà lointaine de l'histoire de la France d'outre-mer. Ainsi s'achèvent les expéditions de *Timbres magazine* de cette année dont vous pourrez vivre les rebondissements au travers de notre DVD. Les prochaines pages de nos aventures postales sont à écrire mais déjà j'en prépare la trame. Nul doute que l'une d'entre elles

sera très spectaculaire et postale-ment inédite depuis les années 1920-30.

Gauthier Toulemonde

Mes plus vifs remerciements à François Chauvin, au personnel de la sous-préfecture, à l'équipe de la Direction du travail notamment pour leurs photos, au capitaine Bachir Boureras, au personnel des bureaux de poste, à la mairie de Grand-Santi et aux gendarmes rencontrés tout au long du parcours. Sans eux, cette expédition postale n'aurait pas été menée à bonne fin.

© Gauthier Toulemonde, Nathalie Basnier, Laurence Dejenne-Shorteen et Antoine Nivault pour les photos illustrant cet article.

Pour aller plus loin

Des plis très spéciaux. Du pôle Nord à la Guyane. Sortie du DVD courant novembre.



Les oblitérations que l'on rencontre le plus sont celles de Saint-Elie. A noter : l'absence d'émissions « France Libre » en Inini a été compensée par une inscription de circonstance ajoutée dans le cachet de Saint-Elie. Elle se voit durant tout le second semestre de 1944. L'étiquette de recommandation concerne le Territoire et non pas Saint-Elie.



Rare, une carte postale oblitérée « Secteur du centre », un des bureaux itinérants. Elle a mis un mois avant de parvenir à Cayenne avant d'être réexpédiée en France.